

73^e anniversaire de la Libération de Cannes

Discours de David Lisnard,
Maire de Cannes



Discours de David Lisnard, Maire de Cannes

Jeudi 24 août 2017

Hôtel de Ville

Cannes se souvient, Cannes est fidèle, Cannes est reconnaissante.

Rassemblés ici, en ce 24 août, autour de notre Monument aux Morts, nous exprimons en ce jour anniversaire de la libération de Cannes du joug nazi, il y a 73 ans, notre gratitude à l'égard de ces jeunes soldats venus d'outre atlantique, d'outre-manche et parfois des antipodes, cette jeunesse américaine, anglaise, canadienne venue nous délivrer ; nous exprimons aussi notre admiration pour nos résistants cannois ; nous exprimons notre dette à l'égard de ceux qui, au prix du sang et des larmes, nous permettent aujourd'hui de vivre dans un état souverain, en démocratie, en République.

Notre premier devoir est là, dans l'hommage, le souvenir, la mémoire.

Il y a 73 ans, Cannes était libérée du totalitarisme national-socialiste, grâce aux troupes alliées, dont celles de la France Libre, et en premier lieu américaines, avec ces boys héroïques à qui nous devons une éternelle reconnaissance, grâce aussi de façon indirecte au sacrifice sur le front de l'Est de tant de millions de glorieux Russes, au courage enfin de l'armée de l'ombre constituée dans nos villes et nos campagnes de ceux qui, sous l'autorité du général de Gaulle et grâce à son génie visionnaire et politique, allaient faire plus que vaincre un ennemi : rétablir la dignité d'un peuple occupé, laver l'honneur d'un pays compromis par le régime de Vichy, placer la France du côté des vainqueurs, en puissance indépendante et souveraine.

Il y a 73 ans, notre ville connaissait comme tant d'autres cités françaises en ce mois d'août 1944 des scènes de liesse et des élans de joie, qui, à tout le moins provisoirement, faisaient oublier les peines, les trahisons, les douleurs, les privations d'une période forcément tragique.

Le souffle de l'Histoire emportait les occupants et enivrait le peuple libéré.

L'épopée de la Résistance et de la libération, au-delà de l'engagement de nos soldats, est particulièrement exaltante par la mobilisation des civils pour le pays, pour la patrie, pour le drapeau. Organisés en réseaux clandestins, risquant leur vie à chaque instant, les femmes et les hommes de la Résistance ont porté le salut de la France.

Aujourd'hui, c'est à ces héros ordinaires entrés au panthéon de notre mémoire collective cannoise que nous rendons hommage. Leurs noms nous sont familiers, ils illustrent la géographie de notre ville ; mais combien de nous pensent encore à la grandeur de leur vie, à leur immense mérite, à la liberté que nous leur devons ?

Ces héros se nommaient :

- Léon Noël, 27 ans, résistant de la première heure. Dénoncé, arrêté et torturé par la Gestapo, refusant de parler, il est fusillé le 21 septembre 1943.
- Claude Levisalles, arrêté le 21 septembre 1943 chez Léon Noël, lui aussi torturé, il est déporté sans retour en Allemagne.
- Jean-Baptiste Albertini, membre des FFI, arrêté dans la nuit du 27 au 28 juillet 1944 et livré à la Gestapo. Il est emprisonné dans les cellules de la villa Montfleury, où il est torturé avant d'être exécuté le 15 août 1944, à l'âge de 23 ans, avec sept autres résistants : Concetta Biacca, Gustave Biny, Pierre Chalmette, Alfred Froidurot, Georges Krengel, Marius Martini, Hyppolite Séguran ;

- Hélène Vagliano, grande résistante cannoise, qui organise sur ses fonds propres la cantine militaire de la gare de Cannes pour couvrir ses actions de résistance. En 1943, elle est rattachée au service de renseignement du Général de Gaulle. Elle procure de fausses cartes d'identité, cache des prisonniers évadés, des parachutistes traqués, transporte toujours son poste émetteur sur son vélo. Membre du réseau « Tartane », elle est dénoncée, arrêtée et emprisonnée à la villa Montfleury où elle subit les pires interrogatoires et tortures sans jamais parler. Le 15 août 1944, elle est fusillée à Nice tandis qu'elle chante la marseillaise avec d'autres résistants face à ses bourreaux. Elle a 35 ans.

Ils s'appelaient encore Ange-Marie Miniconi, Jean Haddad-Simon, Maurice Derché, Pierre Graglia, Michel Jourdan, Léon Goyet, Francis Tonner, Henri Bergia, et d'autres camarades qui ont payé de leur vie le prix de leur fidélité à une certaine idée de la France, de leur amour de la liberté.

Oui, gloire à nos résistants et FFI, à la première armée du Général de Lattre de Tassigny, aux troupes américaines, qui il y a 73 ans jour pour jour entraient dans Cannes avec jeeeps et tractions pour arriver, depuis l'avenue Clemenceau, sous les drapeaux français brandis aux fenêtres et dans la rue, jusqu'à cet Hotel de Ville, ici même.

Être fidèles au sacrifice des Cannois morts pour la libération de Cannes, c'est pour nous s'attacher à en faire chaque jour une cité dynamique, originale, respectueuse de ses traditions et de son identité, tournée vers l'avenir, prospère et protégée, libre de ses choix grâce à ses équipements et à sa solidité financière, une cité forte pour ses habitants et par ses habitants.

Tous nos projets s'inscrivent dans cette volonté de souveraineté cannoise, puisque « vouloir libre » selon la formule de Nietzsche dans *Ainsi Parlait Zarathoustra* : le Suquet rénové, magnifié, piétonnisé avec la création d'une résidence d'artistes, les quartiers progressivement embellis comme Le Petit Juas et République, le littoral boccassien en profond renouveau grâce à la réalisation récemment inaugurée de la première tranche du projet dit BoccaCabana, le centre de la Bocca bientôt profondément requalifié et dynamisé, le campus universitaire sur les métiers de l'écriture qui fera de Cannes une ville étudiante et l'Hôtel d'entreprises en cours de construction ainsi que le multiplexe cinématographique, la mise en place dès novembre 2015 d'un Plan communal de Prévention au Risque Terroriste, et tout le reste ! Autant de projets, d'actions, qui renforcent Cannes, la modernisent tout en respectant et valorisant notre identité, assurent l'avenir choisi de notre ville, d'autant plus que parallèlement – parce qu'il n'y a pas d'indépendance sans maîtrise financière – les contribuables sont protégés grâce à de considérables économies de fonctionnement et à une baisse de la dette de la commune de 42 millions d'euros en seulement trois ans.

Oui, nous avons un devoir reçu de nos anciens, ceux qui nous ont libérés, et vis-à-vis des générations suivantes, que nous ne pouvons pénaliser en leur proposant une ville qui deviendrait terne, fade, sous équipée et sur endettée.

Mes chers amis, ne pas honorer nos morts et ne pas rendre hommage à nos libérateurs serait indigne.

Mais se contenter d'une célébration mémorielle, sans en tirer un enseignement opérationnel pour aujourd'hui et pour demain, serait irresponsable.

Si notre grandeur est de nous souvenir avec respect de ceux qui nous ont quittés, comme notre honneur est de répéter notre éternelle reconnaissance à nos libérateurs, notre devoir est de combattre aujourd'hui, par les mots, par les valeurs, par les actes, tout ce qui menace notre liberté individuelle et réduit nos libertés publiques.

En voilà une ardente exigence.

Comme l'a si bien décrit Alexandre Soljenitsyne, qui savait de quoi il parlait, notre liberté est avant tout intérieure, donc notre renoncement à la liberté aussi. « Peu à peu, – écrit-il dans l'Archipel du Goulag – j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les Etats ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute humanité. »

C'est dans cet esprit que nous avons placé la culture au cœur de la vie locale et de l'action municipale. A partir de la rentrée, Cannes sera la première ville de France à proposer un cursus d'Education Artistique et Culturelle de la maternelle à la terminale, pour chaque jeune au sein de chaque classe. Premier budget de la commune, la culture est vécue comme un moyen à la fois d'attractivité internationale – et je salue parmi nous l'équipe du magnifique festival de l'Art russe dont nous célébrons la 20^e édition – et d'épanouissement individuel. Avec le sport, elle constitue le dénominateur commun de citoyens aptes à se réaliser et à échapper au déterminisme social, donc à affronter le monde et les dangers de l'uniformisation, souvent vide de sens, de la société de consommation et de loisirs.

Car c'est certainement là que réside le plus grand danger de notre époque. La vacuité, l'atonie spirituelle, la paresse intellectuelle, le panurgisme moral et de plus en plus moralisateur.

Ils laissent une place béante aux radicalités, aux systèmes idéologiques simples et extrémistes, dont celui qui aujourd'hui a des velléités totalitaires et exterminatrice de civilisation : l'islamisme radical et sa forme meurtrière que constitue le terrorisme qui frappe chaque jour dans le monde.

Pour l'affronter, ce qui est un devoir absolu, point de place à la faiblesse et à l'ambiguïté.

Il y a 73 ans, l'Europe se libérait de ce mal endogène absolu qu'était le nazisme. Etre fidèle au sacrifice de nos aînés, c'est aujourd'hui refuser que prospère sur notre sol toute gangrène liberticide.

Nous avons rendu tout à l'heure hommage aux victimes des derniers attentats islamistes. Il le faut, car il n'est pas de civilisation digne de ce nom qui n'honore pas les morts. Mais si le recueillement est une nécessité, si les valeurs de paix et de fraternité doivent toujours être brandies face à l'absurdité meurtrière, si allumer des bougies et éteindre la Tour Eiffel peuvent soulager et exprimer une solidarité, ce n'est pas ainsi que nous vaincrons des ennemis fanatisés, haineux, suicidaires, liés par une idéologie victimaire et opérationnelle.

C'est pourquoi la réponse doit être générale et massive :

- militaire à l'extérieur contre les bataillons du djihadisme, qui ne se réduisent pas à l'Etat Islamique. On estime qu'entre 200 000 et 300 000 combattants civils armés, sans parler des millions de sympathisants, sont présents hors des réseaux de Daech au Niger, aux Philippines, en Somalie, au Yémen, au Moyen Orient, au Caucase, en Afghanistan, au Pakistan ou encore au Bangladesh et en Indonésie.
- Policière et judiciaire chez nous, avec de véritables moyens matériels, législatifs, réglementaires, dont nous sommes hélas bien loin.

- Partout, la réponse est aussi dans l'affrontement des idées portées par ce radicalisme qui se répand à la vitesse des technologies actuelles de l'information.

La défaite de la liberté commence dans le langage, lorsque les mots ne sont plus capables de décrire la réalité, par paresse, lâcheté, ou par déclin de la maîtrise du vocabulaire, qui accompagne toujours un déclin des principes de vie.

Je vous donne un exemple. Lorsqu'un individu s'attaque, avec un véhicule ou un couteau, à des personnes qui attendent un bus ou à des militaires qui surveillent un espace public, comment la première réaction officielle peut-elle être quasi systématiquement de qualifier immédiatement l'agresseur de déséquilibré ? Comme si tout assassin ne manifestait pas des troubles psychologiques ! Alors certes il est des actes dont c'est la seule explication, mais en l'occurrence ce que nous subissons depuis des mois et des années par ces attaques répétées est d'un tout autre ordre : il s'agit d'une offensive politico-religieuse, avec des fondements idéologiques radicaux, qui vise à imposer une organisation sociale totalitaire. C'est une déviance de l'islam, une approche extrémiste et sectaire. Qui doit être combattue par les armes, le droit et les idées, avec sur ce dernier point la nécessité d'écouter et de faire entendre les musulmans qui luttent pied à pied contre les dérives de leur religion, comme d'autres religions ont pu avoir des dérives dans le passé.

Pourquoi ne pas dire les choses ? Pourquoi ainsi faire preuve non pas de précaution mais de diversion ? Certainement par manque de courage, par peur d'allumer on ne sait quel incendie que nourrirait un discours orienté sur un prétendu – et condamnable s'il était réel – « amalgame ».

Et pourquoi est-ce grave ? Parce que cela empêche de qualifier la réalité, de l'identifier, de l'affronter.

Comme le rappelle si justement dans le Point de cette semaine Gabriel Martinez-Gros, Professeur d'histoire médiévale du monde musulman à l'Université de Paris-X Nanterre, « dire que ce sont des fous sans idéologie ni religion est un des dénis les plus rassurants, qui amène souvent sur les ondes, au lendemain des attentats, psychologues et psychiatres au chevet de terroristes défunts dont on écrit a posteriori les déséquilibres. Il est clair que certains djihadistes souffrent de troubles du comportement. Beaucoup de nazis et de bolcheviks aussi, ce qui n'empêche pas de prendre en considération le nazisme ou le bolchévisme, ou le djihadisme, c'est-à-dire des entités collectives qui dépassent et transcendent les individus et qui font l'Histoire. Car la réduction au cas individuel est tout simplement un déni de l'Histoire (...). Nous tentons ainsi de priver le djihadisme de son sens politique et historique, mais c'est nous qui renonçons au sens. » conclut l'historien.

Ce déni devient aussi ridicule que dangereux.

On nous a répété depuis des années que la France est en guerre. Je n'aime pas ce terme car, s'il peut aider à prendre conscience de la gravité de la situation, il édulcore ce qu'est la guerre telle que des parties du monde la connaissent et telle que les Français de 14-18, de 39-45, de l'Indochine, de l'Algérie l'ont connue.

Mais la réalité du danger est d'une telle intensité, le risque si fort pour notre civilisation, notre devoir est si grand pour nos enfants qu'il faut bien des actes en face des mots, sans effets de manche mais aussi sans état d'âme. De façon clinique, froide, méthodique, pour éradiquer ce nouveau totalitarisme que le monde affronte, qui s'attaque à tout ce qui n'appartient pas à l'islam radical : des caricaturistes d'un journal satirique, des enfants dans une école, des hommes et des femmes qui portent l'uniforme policier ou militaire, donc de la République, des promeneurs sur un boulevard, des clients attablés à une terrasse de café, des spectateurs dans une salle de concert, des chrétiens, des juifs, des musulmans, des bouddhistes, des athées, des agnostiques, des indifférents à toutes ces choses-là.

Or, où est le plan de guerre ?

Où sont les actions massives, coordonnées, évaluées, adaptées, que nous sommes en droit d'attendre de nos gouvernants ? Comment pouvons-nous, par manque de moyens donnés à la police et à la justice, à laisser nos rues et nos caves à des détenteurs d'armes, de drogue, de fanatisme ?

Où sont les actes du combat spirituel et idéologique à mener pour nos jeunes face aux prêcheurs de barbarie qui connaissent tous les ressorts de la fragilité humaine et du ressentiment entretenu ?

Oui, le combat est dans les valeurs, il est intellectuel, philosophique, au plus près de chacun dans chaque quartier. Rétablir une instruction publique de qualité, forte, constitue à mes yeux une priorité absolue. C'est par l'affirmation de valeurs héritées de plus de 2000 ans d'histoire, c'est par l'apprentissage du savoir, qui sert à relativiser sans sombrer dans le relativisme qui conduit au nihilisme occidental, sur lequel les extrémistes, notamment religieux, font leur nid, c'est par l'exercice de la raison critique, le débat contradictoire argumenté, c'est par la culture, c'est par la connaissance de l'histoire vidée des scories de l'autodétestation et de la repentance que nourrissent tant d'élites restées figées dans la post modernité du XX^e siècle, c'est par la fois la lutte contre toute discrimination et la valorisation de notre culture française comme grand dénominateur commun que nous pourrions redonner du sens à notre société, de la fierté à ses enfants et vaincre cette idéologie rétrograde. Il y a une nécessité à apprendre à la jeunesse que la démocratie, malgré toutes ses imperfections, eh bien c'est mieux que la dictature, que l'émancipation de la femme reste fragile et à défendre, que la République doit être respectée et que la France mérite d'être aimée.

Si nous le faisons pas, dans chaque école, dans chaque classe, dans chaque quartier, nous laissons s'installer un ordre a-républicain, voire parfois anti républicain, communautariste, dans lequel s'engouffrent les extrémistes de tous bords et *a fortiori* les islamistes radicaux.

Oui, si nous ne le faisons pas, nous devenons des complices de la montée de ce nouveau totalitarisme, nous sacrifions une partie importante de notre jeunesse, la plus fragile et exposée, pendant que les relativistes ou les mièvrès naïfs se font les idiots utiles des extrémistes.

Boualem Sansal, remarquable auteur algérien, a parfaitement décrit, dans *Le village de l'Allemand*, le processus d'acceptation passive du mal et même le soutien à son entreprise, en établissant – il fut le premier – un parallèle entre la servitude volontaire en Allemagne dans les années 30 et 40 qui a rendu possible l'abominable solution finale nazie et la montée en puissance depuis une vingtaine d'années du djihadisme dans les pays européens.

L'intrigue se passe en 1994, durant la décennie noire de l'Algérie. Ecoutez ces lignes, elles ont été rédigées il y a dix ans, donc quatre ans avant les premiers attentats de Toulouse. Sansal y décrit, par le récit d'un jeune homme français d'origine algérienne, la prise de pouvoir dans la cité des extrémistes religieux :

« Ils étaient une poignée mais nous étions des nuées et ne demandions qu'à être leurs bras. On pouvait tout, il suffisait qu'ils le demandent, ils avaient l'oreille et les encouragements d'Allah. A peine sortis de nos coquilles, nous étions fin prêts, ils nous avaient appris combien il est exaltant d'avoir des gens à haïr et de désirer leur mort jusqu'à en perdre le sommeil. On en parlait la nuit dans les caves et les cages d'escaliers, emmitoufflés dans nos parkas de moudjahidin, pendant que les pauvres gens qui n'avaient que leur dénuement à sauver fermaient à double tour leur porte à la vérité du Prophète et au redressement moral, et s'endormaient comme des imbéciles heureux. En cette phase d'initiation, on abominait des êtres abstraits, sans noms ni prénoms, c'était mystique à enivrer un saint. Le flou et l'inexplicable sont les ingrédients de base pour qui veut devenir fanatique et nous le voulions toutes affaires cessantes. Et d'ailleurs, nous n'avions que ça, du temps à perdre. Ces êtres haïssables, nous les appelions les Infidèles, les Kouffars, comme ils disaient à la mosquée. Ça sonnait bien, les Infidèles, les Kouffars, les Tyrans, les Taghouts, on pouvait y mettre ce qu'on voulait, son chat, son chien, ses cauchemars. Quand nous fûmes reconnus aptes au djihad, l'imam nous a ouvert le sac des Kouffars et à chacun, d'une voix grave et définitive, il a donné un nom : celui-là est le Juif, Lihoudi, le galeux, le pire de tous, celui-là est le chrétien, le massihi, l'hypochrite, le maudit, celui-là est le communiste, le chouyouï, le monstre honni d'Allah, ceux-là sont le musulman laïc, l'Arabe occidentalisé, la femme libre, des chiens et des chiennes vulgaires qui méritent une mort très cruelle, ceux-là sont les homos, les drogués, les intellos, à écrabouiller par tous les moyens. Tous des gens que nous connaissions, pour la plupart, des voisins, des voisines, des camarades d'école, des collègues de travail, les commerçants du quartier, les profs du lycée, les gens de la télé. Et du coup,

la France nous est apparue dans toute son horreur, gangrenée jusqu'à l'os, un vrai ramassis de Unter-menschen, des bâtards puants et venimeux, elle copinaît avec Israël, l'Amérique et ces affreuses dictatures arabes qui exterminent leurs peuples pour empêcher l'islam de s'étendre. Il était plus que temps de la détruire. Au fil des jours et des sauvetages, chacun s'en est sorti comme il a pu, mais beaucoup n'ont pas cessé de s'enfoncer dans le délire. Celui qui ne guérit pas à temps de la peste verte est un homme perdu pour les siècles des siècles. »

L'auteur de 2084 – La fin du monde, nous aura prévenus.

Sans nous fourvoyer à notre tour dans l'extrémisme et en rejetant aussi toute idéologie d'extrême droite qui se nourrit de la situation et attise les idées noires, nous devons avoir la vitalité combattante de nos ancêtres et de nos libérateurs, au quotidien, au travail, sur les réseaux sociaux, pour argumenter et porter nos convictions comme nos valeurs, et sur les théâtres d'opération s'agissant de nos policiers et nos militaires qu'il convient de soutenir toujours et partout.

Aussi, comment ne pas déplorer que, dans l'effort d'ailleurs louable et absolument nécessaire de baisse du déficit public, seules les collectivités et les fonctions régaliennes – pourtant déjà bien exsangues – viennent de voir leurs crédits d'Etat diminuer ? ! Moins 110 millions d'euros pour la Police nationale, moins 90 millions d'euros pour la Gendarmerie, moins 850 millions d'euros pour nos armées, autant de décisions qui ne résolvent rien financièrement, contredisent les discours sur le nécessaire renfort de moyens sécuritaires et affaiblissent un peu plus des services pourtant prioritaires dans le contexte que nous connaissons.

La France est grande quand elle est créative, elle est créative quand elle est libre, elle est libre quand elle ne confie pas son destin ni aux démagogues, ni aux technocrates.

« Sans imagination, l'amour n'a aucune chance », a joliment écrit Romain Gary. Eh bien le pouvoir non plus, sans imagination, n'a aucune chance. Si diriger le pays consiste simplement à donner des coups de rabots et faire des réformettes, sans jamais remettre en cause le périmètre de l'Etat, si vouloir rétablir les finances publiques consiste seulement à encore réduire les moyens régaliens et toujours plus prélever, alors nous avons peu de chances de construire un avenir prospère, paisible et positif pour nos enfants.

Notre pays est à la croisée des chemins. Il peut continuer son déclin relatif, voire s'effondrer, ou au contraire il a tout comme je l'espère pour rebondir, constituer un eldorado de croissance et un sanctuaire d'art de vivre.

La libération est la liberté retrouvée. Et cette liberté dépend désormais de nous.

France, qu'as-tu fait de ta liberté si durement arrachée aux oppresseurs nazis ? Français, que faisons-nous aujourd'hui de cette liberté ? Ne lui préférons-nous pas trop souvent les arrangements de confort, la soumission au politiquement correct, le déni de réalité ?

Il est temps de protéger, retrouver, promouvoir nos libertés :

- Liberté économique, celle de créer de la richesse et de l'emploi, qui passe par des prélèvements obligatoires plus justes, mieux répartis, moins pénalisants pour l'activité, moins confiscatoires pour les classes moyennes ceux qui prennent des risques, investissent, osent. Or, rien ne change, encore, sur ce front-là : avec 46 % de prélèvements obligatoires par rapport au PIB, et notamment des charges sociales hypertrophiées, et des dépenses publiques de 57 % du PIB, auxquelles s'ajoutent une insoutenable croissance de normes et une surtransposition systématique et maximaliste des directives européennes, la France reste plus que jamais la championne du monde des pesanteurs publiques sur les entreprises, les ménages et les collectivités.

- Liberté pour les collectivités précisément, de plus en plus en plombées par les prélèvements financiers de l'Etat et par des règles tétanisantes, absurdes, dangereuses comme celles qui nous imposent d'atteindre 25 % de logements sociaux dans un territoire depuis longtemps saturé, qui rendent éligibles à ces mêmes logements en HLM 73 % de la population comme c'est le cas dans les Alpes-Maritimes, qui nous empêchent de monter pendant plus de 25 jours – pourquoi ? personne ne le sait – une structure pour un écran géant de cinéma pendant le festival de Cannes et de la publicité, qui nous empêchent d'ajouter du sable sur la plage du Mouré Rouge Bd Gazagnaire etc. Tout maire sait de quoi je parle. Cela devient étouffant, et d'autant plus pénalisant que ce retour masqué à la tutelle de l'Etat se fait alors que l'administration de ce même Etat, malgré toute la valeur, la pro activité et la bienveillance de ses représentants locaux, est de moins en moins présente sur le territoire. Oui, donnons-nous la liberté d'être pragmatiques. Comment justifier, alors que nous avons de moins de policiers nationaux dans nos villes, que les polices municipales ne soient pas autorisées à faire des contrôles d'identité, à réprimer certaines infractions, à consulter les fichiers, bref à travailler avec les moyens appropriés à un état de droit républicain efficace ?
- Liberté civique, alors que se multiplient les législations de restrictions en la matière, souvent sous la pression de groupes communautaristes, qui font que les phobies deviennent des délits, ou par désir du législateur de plaire à l'opinion. Sous couvert de bonnes intentions dont personne ne saurait contester le principe, la liberté d'expression se réduit en France, par les procédures qui se multiplient, par l'évolution législative, par une auto censure de renoncement.

Etre libre, c'est être responsable. Notre responsabilité est de nous inscrire dans un élan de renouveau civique. C'est pourquoi d'ailleurs la lutte contre l'incivisme qui est LA cause – difficile – de mon mandat municipal n'est pas une démarche liberticide. Au contraire. Cette lutte se traduit par l'application de règles communes et vise à affirmer la responsabilité de chacun d'entre nous dans l'espace public, qui résulte de la somme de nos comportements. Ce renouveau civique est absolument nécessaire pour une société de liberté. Si nous abandonnons notre responsabilité dans la cité, nous la laissons soit aux bureaucrates, soit aux autoritaristes.

Car la liberté est mouvante, la liberté est vivante, et la liberté est fragile, attaquée parfois par des nouveaux totalitaires, souvent menacée par nos propres renoncements. Il nous faut ainsi bâtir une nouvelle éthique de la liberté donc de la responsabilité, opérationnelle dans notre époque qui voit les modèles verticaux bouleversés et l'affirmation d'une plus grande horizontalité générée par la révolution numérique. Nous allons devoir accompagner et maîtriser les potentialités inouïes, aussi grande que les risques engendrés, par les NBIC (nanotechnologie, biotechnologie, informatique et sciences cognitives) et les GNR (génétique, nanotechnologie et robotique). Le transhumanisme n'est pas un fantasme de romans d'anticipation mais la réalité des prochaines décennies. Le salut y réside peut-être, le risque de nouvelles aliénations et du prochain totalitarisme sûrement.

Vous le voyez, la libération est une exigence constante et évolutive. Elle exige solidité des valeurs et souplesse des raisonnements. Comme l'a écrit Mathieu Laine dans son *Dictionnaire amoureux de la Liberté*, « la liberté individuelle, la responsabilité personnelle et le respect de la propriété privée, sainte trinité inhérente à la société de confiance, sont les piliers incontournables du réveil des potentialités humaines. »

Dans ce panorama, la France a toutes les chances de peser si elle accepte le monde tel qu'il est, affirme ses valeurs républicaines universelles, prend confiance dans sa singularité, valorise ses infrastructures, assume son histoire, stimule et soutient sa jeunesse et surtout, surtout, retrouve ce qui a fait son esthétique pendant des siècles : le panache. La liberté y réside !

Et pour conclure, je voudrais vous citer Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand dans l'*Acte II, Scène VIII où il lui est proposé de devenir le poète attitré d'un personnage important, ce qui reviendrait pour lui à renoncer à toute liberté. Je ne ferai pas toute la tirade où il dit « non, merci, non, merci » mais il refuse, en disant :*

*Non, merci ! Non, merci ! Non merci ! Mais... chanter.
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'oeil qui regarde bien, la voix qui vibre,*

*Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
Pour un oui, pour un non, se battre, – ou faire un vers !
Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune !
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul ! »*

Vive l'esprit français,

Vive la France,

Vive la République,

Vive Cannes